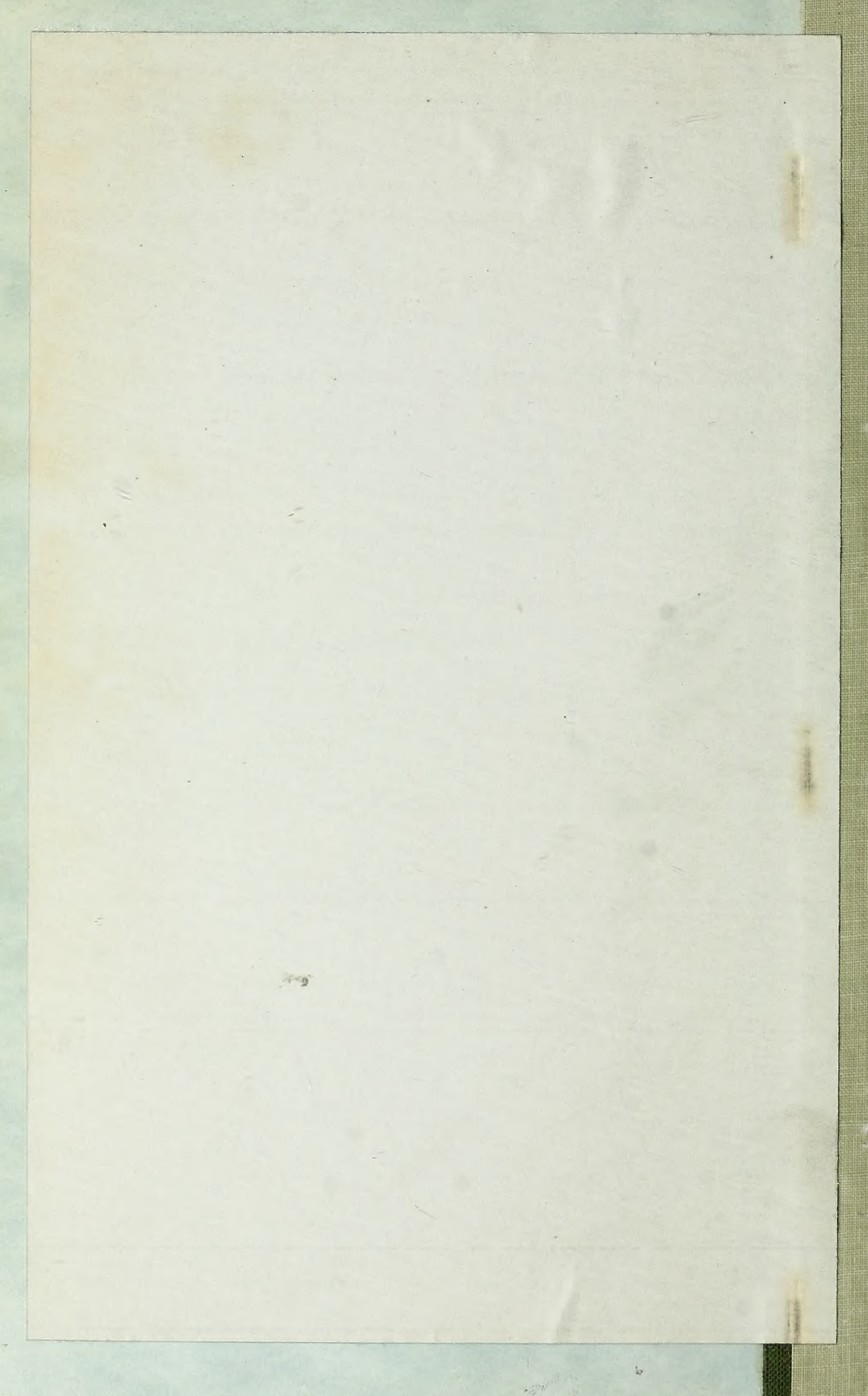
L'Hôpital

Quatre grands écrivains normands contemporains...





JOSEPH L'HOPITAL

Quatre Grands Écrivains Normands contemporains

MÉRIMÉE, FLAUBERT, MAUPASSANT BARBEY D'AUREVILLY

Conférence faite sous les auspices
de la *Société libre de l'Eure*, à l'Amphithéâtre
du Jardin Botanique, à Évreux,
le 30 octobre 1913.

ÉVREUX
IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY
PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]
4, RUE DE LA BANQUE, 4

1914



A M. Émile Picot
Hommage et cordial souvenir
Joseph L'Hôpital

Quatre Grands Écrivains

Normands contemporains

Extrait du Recueil des travaux de la *Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure*, Série VII, tome I, 1913.

TIRÉ A 100 EXEMPLAIRES

JOSEPH L'HOPITAL

Quatre Grands Écrivains Normands contemporains

MÉRIMÉE, FLAUBERT, MAUPASSANT
BARBEY D'AUREVILLY

Conférence faite sous les auspices
de la *Société libre de l'Eure*, à l'Amphithéâtre
du Jardin Botanique, à Évreux,
le 30 octobre 1913.

ÉVREUX
IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY
PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]
4, RUE DE LA BANQUE, 4

1914

QUATRE GRANDS ÉCRIVAINS
NORMANDS CONTEMPORAINS
MÉRIMÉE, FLAUBERT, MAUPASSANT, BARBEY D'AUREVILLY

Mesdames, Messieurs,

Les écrivains dont je vous demande la permission de vous entretenir sont tellement connus qu'il semble certainement à la plupart d'entre vous qu'il n'y a plus rien de nouveau à en dire. Mérimée, Flaubert, Maupassant, Barbey d'Aurevilly ont eu et ont encore tous les jours des juges avec lesquels je n'ai pas la présomption de me comparer ; et vous devez éprouver l'impression que l'on a lorsqu'on se résigne à entendre seriner par un amateur une page de musique que des maîtres vous ont fait applaudir : on en bâille d'avance... Je serais donc très fier si tout à l'heure, en sortant d'ici, je pouvais me dire que, d'abord, je vous ai moins ennuyés que vous ne pouvez le craindre, et ensuite que vous avez trouvé dans ma causerie quelques idées non encore trop usées.

Les quatre écrivains que je viens de nommer sont des Normands. Sans doute on y a quelquefois pensé lorsque l'on a parlé d'eux ; mais a-t-on songé à rechercher

dans leur origine normande les causes de leurs tendances, de leurs états d'âme, à expliquer par elle les ressemblances qui peuvent être remarquées entre des esprits pourtant si différents, et à dégager ainsi de leurs œuvres des points de vue d'art particuliers ? je ne le crois pas, et je voudrais m'y essayer aujourd'hui.

J'en suis tenté parce que, étant moi-même Normand, il me plaît de penser que le pays que j'habite, que j'aime et que je crois un peu connaître a été l'inspirateur direct de leurs talents supérieurs et de leur illustration méritée.

I

Recherchons donc, si vous le voulez bien, quels sont les caractères distinctifs du Normand. Il est bien entendu que par Normand j'entends l'homme qui a en Normandie des ancêtres, l'enraciné, et non pas celui que nous appelons le horsain, l'homme qui vient du dehors et qui ne tient par rien au pays qu'il traverse ou qu'il choisit pour s'y fixer.

Le horsain est légion chez nous : c'est, dans les campagnes dépeuplées, l'ouvrier nomade, breton le plus souvent, flot qui laisse son écume aux faubourgs des villes ; c'est, dans les villes mêmes, le bourgeois attiré de partout et retenu par son commerce, son passage dans les fonctions publiques ou la fantaisie de ses loisirs. Tous ces gens-là ne sont pas des Normands ; chacun d'eux apporte avec lui des traditions, des souvenirs qui ne sont pas les nôtres ; et, lorsqu'ils les perdent, c'est moins souvent pour prendre l'esprit de notre province que pour adopter la mentalité de notre époque niveleuse,

pratique avant tout, et dépourvue d'originalité comme d'idéal.

Le vieux sang normand devient rare ; il se tarit ou se mélange de plus en plus. Il se défend encore, cependant ; certaines familles de noblesse et de bourgeoisie terriennes l'ont conservé, et chez les paysans qui, depuis des siècles, habitent la même région rurale on le retrouve parfois singulièrement pur. Il n'est donc pas devenu impossible de fixer d'après des modèles vivants les traits de caractère qui distinguaient autrefois tous les habitants de la Normandie.

Qu'est-ce que le Normand ? C'est un homme venu du Nord, mais ce n'est plus tout à fait l'homme du Nord.

Il avait, lorsqu'il aborda aux rivages de la Neustrie, un naturel sauvage, un génie sombre et tourmenté, et, comme tous les barbares, il descendait vers le Midi, appelé par le soleil. Mais les rayons du soleil neustrien n'étaient pas assez chauds pour le changer entièrement ; il conserva sous le climat moins dur, mais au ciel encore incertain et violent, de sa nouvelle patrie, un tempérament septentrional ; et comme ses qualités et aussi ses défauts étaient ceux du vainqueur, du conquérant, ce sont eux qui continuèrent à dominer. Le Neustrien, civilisé par la paix romaine et préservé d'un retour à la sauvagerie, après les invasions des barbares de l'Est, par la vertu du christianisme, n'absorba point le nouvel envahisseur venu des fjords de la Norvège ; mais celui-ci, sans se laisser transformer par le vaincu, accepta de lui sa culture et sut s'élever jusqu'à sa foi. Ainsi naquit la race normande, race originale et puissante, destinée à jouer un rôle exceptionnellement glorieux dans l'histoire du monde.

Le principe fondamental de cette race est l'individualisme, résultat de la force et de la victoire, source de l'orgueil et de la volonté. Le Normand a une personnalité qu'il n'abdique jamais. Il est essentiellement aristocrate ; non point qu'il méprise ses semblables, mais il distingue et entend être distingué ; nul n'est moins banal que lui. Il s'attache à tout ce qui peut le faire sortir du commun ; c'est pourquoi il a plus que d'autres le culte de la famille et de la terre sur laquelle la famille a vécu.

Le paysan normand est une sorte de noble ; on le connaît mal et on est injuste à son égard lorsqu'on parle de lui sans avoir remarqué cela. Quiconque, habitant la campagne, l'a vu vivre et regardé penser, sait quelle haute idée il a de lui-même et des siens. Il n'oublie pas ses morts : à la Toussaint et aux Rameaux, il est fidèle à visiter leurs tombes, et il désire reposer auprès d'eux, mêler ses cendres aux leurs. Je pourrais citer l'exemple de l'un d'eux, qui s'est fait élever de son vivant un tombeau dans le cimetière depuis longtemps abandonné d'une ancienne paroisse, parce que, originaire de ce petit pays, il veut dormir son dernier sommeil avec de lointains aïeux. C'est un trait que jamais on n'aurait à observer chez un déraciné ; c'est le fait d'un aristocrate, et d'un aristocrate terrien.

Aussi bien, malgré l'égalité démocratique dont nous sommes saturés et l'envie sous toutes ses formes qui en est la conséquence, une réelle considération s'attache encore, en pays normand, aux anciennes familles. Le monsieur qui tient de ses ancêtres le château, la grande terre, est regardé comme faisant partie intégrante du pays. On peut le jalouser, le tracasser, lui faire la vie dure ; mais on tient tout de même à lui ; et s'il arrive

qu'on n'aime pas sa personne, on aime du moins le nom qu'il porte et la tradition locale qu'il incarne. On lui reconnaît, non pas toujours une supériorité personnelle, mais la possession ou plutôt la gérance d'une dignité qui ne lui appartient pas exclusivement et dont il doit compte ; aussi n'admet-on pas qu'il soit scandaleux dans ses mœurs, grossier dans son langage, indifféremment familier. On ne trouve pas très mauvais qu'il ait des opinions et des croyances qu'on n'a plus ou qu'on a moins parce que, pour parler normand, « ce n'est plus le règne... » Le vieux règne, on ne le méprise tout de même point ; il reviendrait, qu'on n'en serait peut-être pas plus fâché que ça... Et alors, il est assez à propos qu'il y ait au moins un homme, au pays, qui en soit, du vieux règne. S'il se fait radical et cesse d'être catholique, on hausse les épaules un peu par mépris, un peu aussi par dépit, et l'on dit : C'est une chose qui n'est point naturelle.

Le pire malheur, c'est quand la famille disparaît du pays, quand le château n'est plus habité, et surtout quand il est vendu à un étranger, à quelqu'un qui n'a pas de racines ou qui les a arrachées on ne sait d'où. Celui-là n'est plus couvert par le souvenir des siens, par le respect de sa lignée ; il n'est plus que le nouveau riche, c'est-à-dire l'homme dont on se défie ; et s'il surmonte l'aversion qu'il inspire, s'il parvient à une douteuse popularité, ce n'est le plus souvent qu'en flattant les passions et en affichant les idées nouvelles qu'on lui passe, à lui, parce qu'on ne lui fait pas l'honneur de le considérer comme le témoin et le tenant d'un passé dont on a l'orgueil.

Les vieilles familles normandes ont donc encore un

rôle à jouer, auprès duquel certaines ascensions politiques sont bien peu de chose ; autour d'elles se concentrent et se conservent les souvenirs, les traditions, tout ce qui survit de la race. Lorsqu'elles s'éteignent, quittent le pays ou perdent le respect d'elles-mêmes, l'œuvre des siècles se détruit, la ruine de l'esprit local s'accélère.

Cet orgueil atavique, basé sur l'individualisme que donne le succès aux hommes faits pour dominer les autres, a dessiné dans le courant des âges et fixé certains traits du caractère normand.

C'est d'abord un goût très décidé pour ce qui sort de l'ordinaire : d'où le sentiment du grandiose, et par suite celui de l'excessif. Un critique a dit qu'il y a du Tartarin chez beaucoup de Normands ; c'est spirituel, mais ce n'est pas absolument exact. Le fameux propos : « C'est les Normands qu'a conquis l'Angleterre » n'a pas été tenu par des chasseurs de casquettes. Il rappelle une réalité ; il est donc plus et mieux qu'une vantardise. L'Angleterre a si bien été conquise par les Normands que de cette conquête est né le peuple anglais ; ses qualités et ses défauts sont des qualités et des défauts normands ; pour qui vit en Normandie et connaît tant soit peu la Grande-Bretagne, le fait est évident : les Anglais et nous, nous sommes parents ; brouillés depuis longtemps, cela est vrai. Mais les haines de famille ne sont pas les moins tenaces ; l'histoire de nos luttes séculaires n'empêche pas que nous n'ayons beaucoup du même sang.

Un second trait de caractère dérivé de l'orgueil est la passion du raisonnement. Le Normand est raisonneur parce qu'il n'admet pas que quelque chose ou quelqu'un s'impose à lui. Il discute, il se réserve ; peut-être bien

que oui, peut-être bien que non... Ces hésitations, qu'on met sur le compte de sa ruse, sont souvent causées par un débat intérieur d'ordre élevé. Trompeur, le Normand ne l'est ni plus ni moins qu'un autre homme; mais il ne veut pas être trompé. Avant de s'engager, il entend aller au fond des choses; seule la conviction acquise par le raisonnement satisfait sa personnalité toujours en éveil. Lorsqu'il atteint cette conviction, il s'y attache avec une fermeté supérieure ; il met sa fierté à être un homme de foi. Mais lorsqu'elle lui manque, il est sceptique plus que personne, et pour ne point paraître en souffrir il affecte une ironie hautaine ; il est à la fois distant et agressif, fermé et amer.

Quelle que soit la pente de son esprit, il a une volonté forte dont il use de préférence pour l'action individuelle et personnelle. S'il s'est plié, sous l'ancien régime, au système corporatif, s'il a fondé des associations civiles et religieuses qui ont jeté un grand éclat, c'est parce qu'il a vu en elles le moyen de sauvegarder les libertés dont il est jaloux et d'atteindre, en se distinguant dans une élite, la renommée qu'il recherche; mais il aime naturellement à s'isoler; entre lui et ses semblables son instinct dresse une barrière; et c'est derrière cette barrière qu'il se plaît à cultiver sa volonté, à lui faire produire des fruits par l'énergie et la patience.

Pour désigner le bien qu'il a acquis par son travail, la réputation qu'il doit à son mérite, la situation matérielle ou morale à laquelle il a su s'élever, il se sert d'un mot qui fait image : c'est son *fait*, c'est-à-dire ce qu'il a créé ; et rien ne lui est plus cher au monde. Pour devenir quelqu'un, pour ajouter de l'argent ou de la notoriété à ce que ses pères lui ont laissé, ou simplement pour

justifier devant sa conscience l'estime qu'il se sent pour lui-même, il est capable de soumettre son intelligence à d'intimes et inlassables efforts ; il acquiert ainsi, avec une force de travail remarquable, de rares qualités d'observation ; et parce qu'il regarde beaucoup autour de lui, il apprend à voir, et à bien voir.

Tels sont, à mon avis, les principaux caractères distinctifs du Normand. C'est un hautain, un tenace, un volontaire, un hardi ; c'est aussi un idéaliste, un imaginatif, un enthousiaste, un rêveur, un inquiet. Pourquoi est-il tout cela ? Sans doute parce que ses aïeux, il y a des siècles, ont mené une vie rude au milieu des épouvantes d'un continuel hiver ; parce que la mer les a bercés sur ses houles, élevés dans la clameur de ses tempêtes, roulés dans son écume jusque sur les rivages du pays qu'ils ont conquis ; parce que là leurs yeux ravis se sont reposés sur une terre verdoyante traversée par des rivières sinueuses, limpides et paresseuses ; parce qu'un soleil moins rare dans un ciel plus bleu a éclairé leurs transports sauvages ; parce qu'ils se sont étonnés de la tiédeur des nuits où brillaient les incendies allumés par leurs victoires, et parce que, apaisés, humanisés par cette douceur, épris des mœurs et gagnés par les croyances des vaincus, ils ne se sont pas éloignés de la mer et n'ont point cessé, sous la lueur grise qui filtre des nuées, d'entendre hurler les grands orages chargés des fantômes, des légendes, des terreurs et des fureurs du Nord.

Quoi qu'il en soit, le Normand a ainsi une nature complexe, qu'on ne trouve pas toujours aimable, et que la plupart du temps l'on juge peu favorablement, parce qu'il ne songe point à plaire, ne se livre que rarement,

à ceux seulement qu'il connaît et qu'il estime, et se soucie fort peu de ce que les autres pensent et disent de lui. Il vaut la peine cependant qu'on le regarde et qu'on le comprenne un peu mieux. Il a été guerrier et poète ; il a manié la lance du chevalier et tenu la harpe du trouvère ; il a forgé des épopées et il a su les chanter. Il s'est élevé à la splendeur de foi qu'attestent ses innombrables et merveilleuses églises, rêves de pierre réalisés par la raison ; sa fantaisie, son scepticisme, son ironie, son goût pour le fantastique et le grotesque ont ricané dans la chanson, grimacé aux clefs des voûtes, aux angles des piliers, et inventé les monstrueuses gargouilles qui pleurent autour des cathédrales ; enfin son œuvre écrite est grande, et dans la moitié du dernier siècle il a produit pour la gloire des lettres françaises des écrivains dont la renommée s'étend et dont les livres demeurent, alors que la plupart de leurs contemporains, grands hommes d'un jour, s'enfoncent et se perdent dans la nuit d'oubli qui enveloppe presque tous les morts.

C'est que ces écrivains-là ont des signes de race qui les distinguent du troupeau toujours un peu banal des littérateurs à la mode. Il ne suffit pas d'être né en Normandie pour être un écrivain normand : Octave Feuillet est de Saint-Lô par sa naissance, mais non point par ses écrits. Il a accommodé pour le goût du jour son talent qui est aimable et son esprit qui est charmant ; mais rien en lui ne rappelle son pays. Cet opportunisme littéraire est encore aujourd'hui celui de beaucoup d'auteurs ; il assure aux habiles notoriété et profit jusqu'à leur mort, tandis que les indépendants ne jouissent pas toujours pendant leur vie d'une célébrité plus lente à venir, mais aussi plus durable.

Les signes de race qu'on peut relever chez les grands écrivains normands sont nombreux.

Ils ont la puissance de volonté qui observe et qui décrit; ils sont peintres. Ils ne font pas tous le même genre de tableaux : les uns sont sobres et secs, les autres précis et minutieux, d'autres encore violents et forcés en couleurs; mais tous travaillent d'après nature. Ils savent aussi mettre en scène avec un singulier relief des êtres vivants qui s'imposent au lecteur sans se déguiser pour lui plaire et s'adaptent d'une manière saisissante aux cadres dans lesquels ils se meuvent.

Sur ce fond d'observation et de sincérité ils dressent leurs personnalités qui apparaissent toujours, alors même qu'ils posent en théorie qu'elles doivent s'effacer. Ces personnalités s'affirment par le travail dont leurs écrits, qui n'appartiennent jamais au genre lâché et facile, révèlent la conscience et l'effort; par un goût très marqué pour le grandiose et pour l'étrange qui leur fait rechercher les effets qui étonnent et les détails qui frappent; par un sentiment profond, et plus souvent douloureux, de ce que le monde comporte de mystérieux, d'obscur, de fantastique, de décevant, de cruel; par une amertume qui va jusqu'à la haine ou par des élans de foi qui vont jusqu'au lyrisme en présence des problèmes de l'au-delà; et, à l'égard du jugement des hommes, par le désir d'être compris par une élite, le mépris des appréciations du vulgaire, et une soif de gloire véritable qui jamais ne les abaisse au rôle de quémandeurs ou de courtisans.

Nous allons maintenant, si vous le voulez bien, examiner au point de vue normand, et à la lumière de ces observations, les quatre écrivains dont j'ai parlé.

II

Personne, du vivant de Prosper Mérimée, n'a songé qu'il pût être un jour revendiqué par la Normandie. Il est né à Paris ; il s'est fort occupé de l'Espagne, de la Russie, voire même du reste de l'Europe ; mais le département de l'Eure paraît lui avoir toujours été fort indifférent. Il n'en est pas moins vrai que son père, peintre honorable et chimiste distingué, est né à Broglie, que le physicien Fresnel, autre illustration de ce chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bernay, était son parent ; et que le nom de Mérimée est encore aujourd'hui porté par un assez grand nombre d'habitants de la haute Normandie.

Tout dernièrement un de ses amis, à qui j'exposais le plan de la présente causerie, me disait : « Je veux bien que Mérimée soit originaire de votre province, mais je vous défie de montrer en quoi il peut être reconnu comme étant un Normand. » Je crois cette démonstration possible, car elle s'appuie sur le caractère même de l'homme, et l'œuvre de l'écrivain la confirme.

Mérimée, né en 1803, à une époque où la religion des aïeux, ébranlée par l'assaut des philosophes puis arrachée des intelligences dirigeantes par la main brutale de la Révolution, n'avait plus guère conservé que dans le peuple les racines que le génie du Premier Consul sut reconnaître et respecter, fut toute sa vie un incroyant. Si Dieu lui paraissait probable, la vie future lui semblait une énigme sans solution ; il ne connut pas l'idéal chrétien.

Il eut cependant un idéal, celui de l'honneur. La gloire

de l'épopée, alors qu'il était encore tout enfant, l'avait effleuré de son aile, et les hommes au milieu desquels il avait grandi lui avaient inculqué l'admiration du dévouement et du courage. On était, dans ce temps-là, voltairien, et parfois même fanfaron d'irréligion ; mais on n'était ni pacifiste, ni antimilitariste, ni internationaliste : on était hautement français, et on avait de l'allure. Mérimée était donc un idéaliste, qualité qui n'est pas spéciale à la Normandie sans doute, mais qui est tout de même une qualité normande.

Il était très réservé, très fermé, très distant. Il n'a eu que peu d'amis, mais il leur est resté fidèle ; il a eu beaucoup d'ennemis et paraît s'en être peu soucié. Il n'a jamais été courtisan, quoi qu'on ait pu dire. C'est de l'amitié, non de la servilité, qu'il témoignait à l'impératrice Eugénie ; et sa sympathie pour l'empereur a été une conquête faite par le souverain sur un homme prévenu contre lui, non le bas attachement d'un flatteur. Mérimée avait de la hauteur, une personnalité qu'il ne cherchait pas à rendre aimable, et il était constant dans ses rares affections : voilà encore des défauts et une qualité qui sont d'un Normand.

D'un Normand aussi, avec son goût pour l'histoire, le respect qu'il témoignait aux vieux édifices qui sont les témoins du passé et qui, en dépit de son paganisme, le rangeait à côté de Montalembert pour défendre nos églises contre le mauvais goût du siècle et le vandalisme de la bande noire ; d'un Normand la passion de voyages et la curiosité toujours en éveil qu'il promena à travers l'Europe à la recherche d'aliments pour son esprit chercheur de vérités humaines, et grâce auxquelles, après avoir habilement mystifié ses premiers lecteurs avec

Clara Gazul et la Guzla, il devint à la fin de sa vie l'initiateur en France de la littérature russe, le précurseur de Melchior de Vogüé.

Enfin il a mis son talent précis, clair, un peu sec, d'une netteté et d'une sobriété que je reconnais plus françaises que normandes, au service d'une imagination qui est bien celle d'un homme du Nord. Le tragique le séduit, le fantastique l'appelle ; il choisit pour ses nouvelles des sujets violents, invariablement tristes ; et il excelle à donner au lecteur le frisson de la peur parce qu'il enveloppe ses étranges récits dans un doute et dans une ironie qui en augmentent le mystère. Comment expliquer, sinon par l'atavisme normand s'imposant à la formation voulue et aux habitudes acquises, ce contraste entre le style et l'imagination ?

Et si maintenant nous prenons dans ses nouvelles au hasard, en courant, quelques observations rapides, nous trouverons dans *la Double Méprise*, *le Vase Etrusque*, la hauteur aristocratique poussée jusqu'à l'impertinence ; jamais de pitié si ce n'est à titre exceptionnel, dans *Arsène Guillot ;* une puissance de volonté et de sentiments qui, chez les femmes, atteint la plus impitoyable cruauté (*Colomba*, *Carmen*) et qui exalte chez les hommes jusqu'à l'implacabilité et jusqu'à l'héroïsme le sens de l'honneur (*Mateo Falcone*, *la Partie de Trictrac*, *l'Enlèvement de la Redoute*) ; la recherche des situations tragiques, des détails angoissants, des coups de théâtre (*La Chronique de Charles IX*, *Tamango*) ; la hantise de l'étrange, la terreur, la méchanceté, une sorte de sadisme dans le mystère (*Les Ames du Purgatoire*, *la Vision de Charles XI*, *la Vénus d'Ille*, *Lokis*).

Toutes ces œuvres, d'inégale valeur, mais qui portent

l'empreinte d'une personnalité vigoureuse, et qui resteront, révèlent, à mon avis, l'origine normande de Mérimée.

III

Je n'ai pas connu Gustave Flaubert ; mais j'ai eu des amis qui l'ont beaucoup connu. L'un d'eux, à la mémoire duquel je garde respect et reconnaissance, M. Huard, avait pour lui comme pour l'admirable poète Louis Bouilhet, son intime, une sorte de culte ; et il m'en a parlé si souvent, avec un enthousiasme que je sentais si sincère, qu'il me semble parfois avoir fréquenté l'auteur de *Madame Bovary*, et par suite pouvoir faire son portrait comme de souvenir.

C'était un homme grand et fort, et qui avait été très beau ; un blond aux longues moustaches, aux yeux clairs. Ces yeux un peu pâles, mais qui se foncent lorsqu'une émotion passe sur leur azur, je les ai vus à un autre grand Normand, Albert Sorel, qui lui aussi possédait l'art de se faire aimer ; et j'aime à les retrouver, tour à tour rêveurs et rieurs mais toujours bien ouverts et regardant droit, dans l'aimable et loyale figure de mon excellent ami Paul Harel.

Flaubert se jugeait lui-même ainsi[1] : « Je suis un barbare. J'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement et l'irascibilité. Normands tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines ; c'est une boisson aigre et fermentée, et qui quelquefois fait sauter la bonde. »

[1] *Correspondance de Flaubert*, II, 126.

Et, de fait, je me le figure très bien, dans les temps héroïques, abordant aux plages neustriennes debout sur la proue de son drakar, et entonnant le chant de guerre de Lodbrog avec une forte voix qu'il s'efforce de faire bien méchante ; mais je ne le vois pas se baignant dans le sang des vaincus, à moins qu'il ne leur ait trouvé des têtes de bourgeois ; ... et encore j'imagine qu'il se serait laissé fléchir.

A côté de ce Normand truculent, de ce Gustäf, comme auraient dit les Vikings, un Flaubert moins effrayant m'apparaît. Il est au coin de son feu, en robe de chambre et en pantoufles, et il donne à sa jeune nièce une leçon d'histoire ; ou bien, au chevet de sa mère malade, il s'informe d'elle avec tendresse ; ou bien encore, dans la nuit de Noël, après avoir écrit à Mme X... ou à Mme Sand quelque lettre bien voltairienne, il sort, une lanterne à la main, et accompagne ses domestiques à la messe de minuit.

Ne nous fions pas trop cependant à cette bonhomie : voici que des éclats de voix retentissent ; est-ce donc une querelle, un combat ? Non ; c'est une discussion littéraire : quelqu'un a contesté sa théorie sur l'art ; un ami a critiqué une phrase qu'il trouve bonne ; Bouilhet, après la lecture de quelque page de *Saint-Antoine*, est demeuré de glace. Alors le Normand batailleur a reparu ; et c'est lui qui défend son style, son rêve, sa foi avec des sursauts d'orgueil et des révoltes d'idéal qui font trembler les vitres de son grand cabinet. Ces transports s'apaisent ; mais un nouvel enthousiasme leur succède : le chef de guerre laisse la parole au trouvère. Il lit ; j'allais dire il chante, tant il ponctue, tant il souligne, tant il harmonise, en la faisant passer par son fameux gueuloir, la phrase qu'au prix d'un long travail il a portée à

sa perfection. Aussi bien, il ne pense qu'à elle, ne vit que pour elle; l'art d'écrire est une religion dont il est le pontife; il officie avec conviction et splendeur.

Ce n'est pas assez que de dire de Flaubert qu'il a été original; il faut reconnaître que, dans son genre, il a été unique. Les tendances de son esprit, sa santé peut-être, le portaient à la solitude, à la sauvagerie; le très vieux sang normand qu'il tenait de sa mère l'éloignait de toute bassesse de sentiment et lui donnait, avec le mépris du vulgaire, l'ambition de valoir quelque chose par lui-même; les idées philosophiques, très démodées aujourd'hui, qui, de son temps, faisaient loi dans le monde de praticiens où il avait été élevé, le condamnaient à un scepticisme inguérissable; et en même temps sa bonté le portait à une candeur d'expansion et de confiance qui lui valut des amis un peu de toutes les sortes, parmi lesquels il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il s'en est trouvé quelques-uns de bons.

Un pareil homme, assoiffé d'idéal, devait le chercher dans un rêve qui lui fût personnel. Ceux qui l'ont connu assurent qu'il le trouva; et en effet il ne ressort pas de sa correspondance qu'il ait été très malheureux. Il y apparaît, selon le mot de Sainte-Beuve, comme un artiste ironique et fier, non comme un homme mécontent de sa destinée; il trouve du bonheur dans l'excès, parfois douloureux, de son travail d'esprit.

M. Jules Lemaître, étonné du petit nombre d'ouvrages laissés par Flaubert, juge qu'il était très flâneur, peut-être très paresseux; mais il ajoute bien vite qu'il n'est pas sûr de l'avoir bien compris[1]. Je ne voudrais pas me

[1] *Revue hebdomadaire.*

montrer impertinent à l'égard d'un prince de notre critique contemporaine ; aussi me contenterai-je de prendre acte de ce doute qui équivaut à une sorte d'aveu. L'abeille rapide et légère, qui parcourt d'un vol aisé toute une prairie en changeant de fleurs, ne comprend pas le bœuf tenace qui s'acharne à tracer lentement un court, mais profond sillon.

Non, Flaubert n'est pas un paresseux. Les formidables lectures dont témoigne l'érudition qu'il répand souvent avec abus dans ses livres prouvent le contraire. Il est avant tout un consciencieux, et un laborieux se complaisant dans son labeur.

Il a forgé une théorie ; il se passionne pour elle. Il y trouve la foi qui ailleurs lui manque, et à cette foi toute spéciale il se donne avec une ardeur magnanime, que jamais les calculs de l'intérêt, la hâte d'arriver au succès, le souci de désarmer la critique et de plaire au plus grand nombre ne feront dévier de son but.

Il croit que l'art est tout, que le reste n'est rien. Il professe qu'il n'y a de mauvais livres que les livres mal écrits ; qu'il n'y a pas de sujets qui vaillent quelque chose ou qui ne vaillent rien par eux-mêmes ; que tout dépend de la manière dont ils sont traités. A ses yeux, « la forme et le fonds sont deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre[1] » ; son rêve serait « de faire un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style comme la terre, sans être soutenue, se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet, ou du moins où le sujet serait presque invisible[2] ».

[1] *Correspondance de Flaubert*, IV, 225.
[2] *Correspondance de Flaubert*, II, 70.

Ce livre impossible, il l'a cherché toute sa vie ; et nous devons à cette recherche obstinée les étranges compilations, reliées par un fil ténu aux visions d'un solitaire et aux déceptions de deux imbéciles, qui sous les titres de *Tentation de saint Antoine* et de *Bouvard et Pécuchet*, étalent sans but, sans ordre apparent et sans conclusion, en les revêtant de toutes les magies de la langue et du style, le produit confus et troublant de lectures immenses, de rêveries patiemment travaillées.

Nous lui devons aussi les deux grands romans bourgeois de Flaubert : le premier, *Madame Bovary*, que malgré la brutalité vulgaire du sujet une vérité admirable d'observation, d'évocation et de description élève au rang de chef-d'œuvre ; le second, *l'Éducation sentimentale*, où se traîne l'histoire d'individus si nuls et, disons le mot, si méprisables que chez le lecteur le plus résolu l'ennui, en dépit de quelques pages très belles, finit par dominer la bonne volonté.

Et c'est ce livre-là que Flaubert semble avoir le plus aimé ; car c'est celui qui s'approche le plus de son inaccessible idéal. Il sentait bien ses défauts en l'écrivant : « Mon sempiternel roman, s'écriait-il, m'assomme parfois d'une façon incroyable. Ces minces particuliers me sont lourds à remuer. Pourquoi se donner tant de mal sur un fonds si piètre[1] ? » Mais il reprenait courage en pensant : « Le drapeau de la doctrine sera franchement porté... car ça ne prouve rien, ça ne dit rien, ça n'est ni historique, ni satirique, ni humoristique[2]... » Eh ! non ; c'est simplement très ennuyeux.

Il ne se rendait pas compte qu'il donnait malgré lui la

[1] *Correspondance de Flaubert*, III, 360.
[2] *Correspondance de Flaubert*, III, 183.

preuve de la fausseté de sa théorie de l'art pour l'art. Travailler à produire de la beauté est et sera toujours le fait de tout artiste ayant au cœur quelque noblesse ; mais jamais dans la création de cette beauté l'écrivain, c'est-à-dire le plus personnel des artistes, ne parviendra à se cacher si bien qu'on ne puisse le reconnaître. Aussi la personnalité de Flaubert est-elle reconnaissable à chaque page ; ses idées, son caractère, ses préférences, ses antipathies dont il prétend faire litière surgissent à tout moment des tableaux, des récits, des fantaisies sous lesquels il a cru disparaître.

Point n'est besoin de l'étudier profondément pour trouver dans la féerie qu'il fait passer sous les yeux de son saint Antoine, dans le labyrinthe d'expériences où il égare ses deux bonshommes, dans les peintures de mœurs qui fourmillent dans ses deux romans son scepticisme orgueilleux, son empressement à déballer les connaissances dont il s'est meublé le cerveau, son goût pour le grotesque triste qui, disait-il, « a pour moi un charme inouï parce qu'il répond aux besoins de ma nature bouffonnement amère [1] », son horreur enfin pour l'être vil, médiocre, bête, ignorant et prétentieux que sa misanthropie hautaine voit partout, qu'il ne se croit pas obligé d'aimer, dit-il encore, « parce qu'il a deux pieds comme moi au lieu d'en avoir quatre comme les ânes », et qu'il flétrit en bloc sous le nom auquel il donne la signification d'aversion et de mépris la plus énorme, celui de bourgeois. Et c'est précisément parce qu'il se trahit dans ses livres en prenant parti malgré sa doctrine d'impassibilité qu'ils sont des documents humains.

[1] *Correspondance de Flaubert* .I, 132.

Il n'en est pas moins vrai que les théories paradoxales de Flaubert n'ont pas eu une bonne influence sur la littérature française de la dernière moitié du XIXe siècle. Les écrivains qui se sont réclamés de lui comme d'un chef d'école n'étaient pas tous, comme lui, les champions d'un art désintéressé ; en s'entendant prêcher la supériorité de la forme sur l'idée, la possibilité de tirer de la beauté des sujets les plus bas, l'insouciance de la morale, le mépris des écrits qui veulent prouver, enseigner, combattre, plus d'un, dont le talent aurait pu s'élever, s'est laissé aller à le prostituer à l'ordure qui lui assurait de plus faciles succès ; le naturalisme pornographique qui devait si longtemps nous empoisonner s'est étalé comme une lèpre ; et le grand Normand fier qui avait applaudi aux débuts du métèque Zola a eu le temps, avant de mourir, d'être dégoûté de sa bassesse et écœuré de sa fortune.

Quant à lui, il paraît avoir souffert plus d'une fois de la contrainte qu'il s'imposait par système, par idée fixe. Peindre toujours des petites gens aux vies médiocres le fatiguait d'autant plus qu'il ne les voulait voir que sous les couleurs haïssables que ses préjugés de solitaire et d'aristocrate leur prêtaient. Il en était parfois excédé. — « Ah ! s'écriait-il brutalement[1], que je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique ! » Tous ces types de la vie de tous les jours, il les connaissait imparfaitement, faute d'avoir vécu avec eux ; il n'était frappé que par leurs défauts et leurs ridicules ; et il avait beau les situer dans des cadres de paysages et d'action qu'il observait et

[1] *Correspondance de Flaubert*, IV, 71.

qu'il décrivait avec amour, il s'exaspérait quand même contre la laideur continuelle et absolue qu'il leur prêtait.

Voilà pourquoi il écrivit *Salammbô!* D'un coup d'aile il s'élança dans le rêve ; il se sauva, en remontant les âges, des hommes de son temps ; il mit la vieille Carthage entre le bourgeois et lui. Et comme il avait dans le sang un atavisme guerrier quelque peu féroce, il se plongea avec délices, au cours de ses nuits de veille, dans une débauche de crimes, de supplices, de hurlements, de luttes effroyables et de barbares amours dont il était encore tout vibrant lorsque le matin, vers dix heures, son domestique, le fidèle Narcisse, le ramenait à la réalité en tirant ses rideaux et en lui apportant ses journaux et sa pipe.

Combien ce grand poème en prose, d'un coloris si resplendissant, d'une invention si prenante et d'une magnificence de style si continue et si éclatante a été peu compris ! Et combien, en présence de cette inintelligence, on excuse l'aversion que Flaubert ressentait pour le critique, l'homme qui n'a rien produit et qui juge tout ! Il a fallu que le temps passât sur ce beau livre pour que justice lui fût rendue. *Salammbô* témoigne du goût pour le grandiose, l'excessif, l'héroïque et le terrible que l'auteur avait hérité de lointains aïeux ; c'est bien un livre normand.

Une admiration plus grande encore me paraît due à deux des contes que Flaubert fit paraître avant de commencer *Bouvard et Pécuchet*, dur travail sur lequel il est mort. Ces contes soulèvent un nouveau coin du voile sous lequel il essayait en vain de se cacher. Ce n'est plus le sceptique, l'ironique amer, l'imaginatif impitoyable qualifié par Barbey d'Aurevilly de talent sans âme

qu'ils nous montrent, c'est l'être de tendresse et de tradition.

A travers les chatoiements d'un récit aussi étincelant que le vitrail dont la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* raconte le sujet un sentiment passe, qu'on chercherait en vain dans les précédents ouvrages du solitaire de Croisset. Il découvre, ou plutôt retrouve « cette foi des autres qui, plus tard, touchera Bouvard en dépit de sa raison et Pécuchet malgré la dureté de son cœur », cette foi qui pour tout vieux normand, quelque éloigné d'elle qu'il se prétende, est une mère qu'il ne peut pas oublier toujours. A un détour de la légende qui le charmait Flaubert l'a rencontrée ; il a entendu son appel, en a senti la séduction ; et l'aveu qu'il n'a pas osé faire à ses amis, qu'il ne s'est peut-être pas fait à lui-même, ressort de l'émotion religieuse dont pour la première fois témoigne un écrit de sa main.

Cette émotion, encore contenue dans *Saint Julien l'Hospitalier,* éclate et s'impose dans *le Cœur simple*. Là, ce n'est plus l'atavisme chrétien qui, dans un esprit orgueilleusement éloigné de toute discipline, insinue sa douceur oubliée ou méconnue ; c'est le souvenir des amitiés, des dévouements fidèles éprouvés dans l'enfance au foyer familial, sous le ciel du pays aimé, qui, pénétrant comme un flot de tendresse dans un cœur resté bon, s'y installe en maître, et fait oublier à l'écrivain qu'il s'était juré de rester impassible. Il s'attendrit, et cette fois il ose l'avouer. — « Je veux apitoyer, disait-il en parlant de ce récit ; je veux faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même[1]. » Lisez et relisez, Mesdames et Mes-

[1] *Correspondance de Flaubert,* IV, 234.

sieurs, cette nouvelle, la plus belle chose que Flaubert ait écrite et un des plus parfaits chefs-d'œuvre dont puisse s'enorgueillir la langue française. Vous ne sentirez pas seulement la profonde jouissance d'art que donne un style incomparable, le plaisir délicieux qu'apportent à l'oreille les harmonies savantes et savoureuses d'une phrase pleine, sonore, nuancée et cadencée comme une symphonie; vous y trouverez encore, pour votre plus grande joie, une histoire toute naïve sur laquelle s'attendrit celui qui la raconte. Avec lui vous pénétrerez dans la maison normande que son enfance a connue; vous suivrez la vie, la triste vie de son *Cœur simple* dans la petite ville, sous l'horizon d'herbages qui s'ouvre vers l'infini de la mer; et, comme les bourgeoises de Pont-l'Évêque, vous envierez à Mme Aubain sa servante Félicité.

Lorsque Flaubert écrivit ce petit roman où, sans le vouloir, il mit tant de lui-même, il cherchait simplement à se délasser, et ne croyait pas travailler mieux pour sa gloire que lorsqu'il peinait sur *l'Éducation sentimentale*. Il ne voyait pas que ce qui le délassait, ce qui avec une aisance qui ne lui était pas coutumière faisait courir sa plume et chanter sa phrase, c'était une tendresse trop souvent refoulée en lui par ce qu'il appelait sa doctrine, la tendresse qu'il gardait à son vieux pays.

IV

Je ne connais pas de monument donnant une plus fausse idée de l'homme dont il a pour but de prolonger la mémoire, que celui élevé dans le parc Monceau à Guy de Maupassant.

A voir la Parisienne qui lit assise à l'ombre de son

buste, nonchalante, amusée, un sourire distrait aux lèvres, on dirait qu'il s'agit d'un auteur léger, égayant par des récits humoristiques, d'aimables rosseries et des polissonneries piquantes la petite tête superficielle et le cerveau d'oiseau de sa lectrice. Il est impossible de mieux indiquer qu'on n'a rien compris ni au caractère ni à l'œuvre d'un artiste.

Guy de Maupassant était le neveu d'un ami d'enfance que Flaubert avait perdu dans sa première jeunesse et dont il a toujours porté le deuil, Alfred Le Poittevin. La force affective de ce souvenir le disposait à s'intéresser à un jeune homme qui semblait vouloir adopter ses idées et ses principes littéraires. Je ne sais s'il est vrai que Maupassant ait été son filleul, mais il fut à coup sûr son disciple, et il y eut entre eux, lorsque Flaubert se sentit vieillir, un échange ininterrompu de conseils et de confiance, d'encouragements et d'admiration. La préface de *Bouvard et Pécuchet* est bien l'œuvre d'un disciple; elle fait revivre le maître qui venait de mourir avec une piété de détail et une intimité d'informations qu'un autre préfacier n'aurait pu atteindre ; le chef d'école y est peint en pied par l'élève avec une vigueur de pinceau qui, en accusant tous les traits, dénote une conviction et une adhésion sans réserves.

Et en effet Guy de Maupassant est l'héritier de Flaubert. Je crois bien que l'on peut dire qu'il lui doit sa manière d'écrire, et par suite sa gloire d'écrivain. Je crois aussi que son maître ne fut pas entièrement étranger à sa manière de penser, et que par suite il est pour quelque chose dans sa lamentable destinée.

Cherchons à nous représenter l'homme. Bien qu'il soit de bonne famille, il n'a pas beaucoup de distinction ;

il est d'aspect vigoureux, mais un peu lourd. Est-il timide dans le monde ? Peut-être, comme il arrive aux penseurs qui craignent de ne pas savoir se faire valoir auprès de leurs inférieurs et de leurs égaux. Et alors, comme il a beaucoup de santé et pas de religion, il a un commencement de jeunesse assez bassement orageux. Cependant il a l'âme haute ; ses goûts se relèvent donc ; mais il lui reste de cette brutale prise de possession de la vie un sentiment d'inassouvissement, de dégoût, de mépris pour ses semblables et d'invincible tristesse. Il est enclin à ne voir que les côtés petits, matériels, vicieux, malpropres, ridicules de l'humanité; et il les voit avec une acuité de vision tellement perçante qu'il en est blessé et qu'il en souffre.

La nature le console ; il l'aime, et nul plus parfaitement que lui n'en décrira la beauté ; c'est elle qui fait de lui le poète que, conteur et romancier, il sera toujours. Il a été élevé à la campagne; il s'est épris d'elle tout petit. Il n'a pas grandi dans l'atmosphère d'une ville, dans les murs d'un hôpital, comme Flaubert qui paraît n'avoir jamais pardonné à Rouen les bourgeois qui l'habitent ; et lorsqu'il regarde des hauteurs de Canteleu l'admirable ville, sa ceinture de forêts et de prairies, la belle rivière lente aux verdoyantes îles où se mirent ses clochers gothiques lui remettent au cœur l'orgueil de sa race et chassent pour un temps sa misanthropie. — « J'aime ce pays, dit-il, et j'aime à y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux [1]. » On sent que cet amour lui fait du

[1] *Le Horla.*

bien ; que du fond de son désenchantement il se jette vers lui comme vers le salut ; et c'est pourquoi, dans ses livres les plus amers, il y aura toujours des pages où s'épandront ce charme et cette douceur.

Comment l'artiste convaincu et ardent qu'était Flaubert n'aurait-il pas eu une influence profonde sur un être aussi violemment impressionnable, sur un pareil nerveux ? Il lui ressemblait assez pour en être séduit, et il différait assez de lui pour que leur sympathie mutuelle ne fût troublée par aucun des heurts où les natures trop semblables s'affrontent quelquefois.

Maupassant trouva dans le style de Flaubert tout ce qu'il fallait pour polir et parfaire le sien. Livré à lui-même, il aurait peut-être sacrifié le fini de la forme à la facilité naturelle qu'il avait de clairement et rapidement écrire. A l'école de Flaubert il apprit la beauté de l'effort, et que le travail de la phrase est une probité chez l'écrivain. Mais il sut éviter de rendre aussi visibles qu'ils le sont parfois chez son maître ce travail et cet effort ; il sut se garder aussi des descriptions trop minutieuses qui tournent à l'inventaire, et des étalages d'érudition fatigants. Il parvint ainsi, en prenant à son modèle ce qu'il avait d'excellent et en l'adaptant à son propre génie, à une lumière harmonieuse dans sa pensée, rendue sensible par la prose la plus souple, la plus coulante, la plus vivante, la plus musicale. Critiquable à d'autres points de vue, il ne l'est point sous le rapport du talent ; il restera un des plus grands maîtres dans l'art d'écrire ; et il aurait pu dire à Flaubert comme Dante à Virgile : « C'est de toi que je tiens le beau style qui m'a fait honneur. »

Mais, si l'influence de Flaubert fut favorable à l'écri-

vain, elle fut plutôt nuisible à l'homme. Maupassant s'empressa de faire sienne la fameuse doctrine ; et il s'en servit sans doute pour s'excuser à ses propres yeux de se livrer sans mesure et sans frein au réalisme et au pessimisme qui lui étaient naturels. Dès lors que l'écrivain n'a pas de responsabilité morale, et que son rôle consiste uniquement à rechercher la perfection de la forme en écrivant sur n'importe quoi, il est fatal que ses passions s'exaltent par le travail de l'imagination et que leurs conséquences deviennent inévitables.

A ce danger, dans lequel il donna tête baissée, vint s'en ajouter un autre pour Maupassant : le succès, et le succès d'argent. Il suffit d'avoir tenu, si peu que ce fût, une plume, pour savoir combien il est avantageux de professer qu'un livre bien écrit ne peut pas être un mauvais livre et combien il est tentant d'imposer silence à sa conscience lorsqu'on a besoin de se faire vendre. Guy de Maupassant n'eut pas à résister à la tentation ; sa conscience, étouffée sous la religion de l'art, ne lui reprocha pas de peindre tout ce qu'il voyait et comme il le voyait, sous les couleurs les plus crues ; et c'est pourquoi la Parisienne du parc Monceau, incapable de comprendre les côtés sombres et tragiques de l'admirable talent qui devait lui donner la gloire, prit un malsain plaisir à trouver dans ses contes le régal épicé qui flattait son palais blasé, et lui donna la fortune.

Il n'y trouva pas le bonheur, car, avec le succès, croissait sa foncière tristesse. Plus il étudiait l'humanité en suivant le penchant de ses idées noires, et plus il se prenait à la haïr et à la mépriser. Il en vint jusqu'à dire : « Tous les hommes sont bêtes comme des oies et

ignorants comme des carpes.[1] » Et il les représente, dans toute son œuvre, comme pires que cela. Les paysans — qu'il décrit avec une vérité d'observation merveilleuse — n'ont que les défauts et les vices de leur état ; jamais ils n'en ont les qualités et les vertus ; et les autres types qu'il met en scène sur les différents échelons de l'échelle sociale ne trouvent pas chez lui plus d'indulgence ; il ne leur accorde quelque mérite qu'à titre d'exception confirmant la règle. Ce sont des viveurs sans principes, des arrivistes forcenés ou de pitoyables imbéciles, à moins que, décrivant ses propres angoisses et s'apitoyant sur lui-même, il ne fasse place dans son récit à quelque malheureux qui est découragé de tout, ne croit même plus à son art et frissonne d'horreur devant le mystère de l'au-delà. Il y a dans *Bel Ami* certaines pages sur la mort... personne n'en a écrit de plus terribles. Quant aux femmes, on dirait qu'il n'en a jamais connu d'honnêtes, et il n'est pas d'auteur qui leur ait témoigné plus de passionnel mépris. Est-ce pour cela qu'il eut tant de succès auprès d'elles ? L'épouse de Sganarelle, qui aimait à être battue, serait alors un type toujours vivant. Je la cherche, l'honnête femme, dans l'œuvre de Maupassant. Où est-elle ? Peut-être dans une seule nouvelle, une nouvelle exquise où s'est un instant détendu ce douloureux génie. Et il l'a appelée Mlle Perle, sans doute à cause de son unique rareté.

De cette humanité répugnante que son chagrin s'est forgée il éprouve un tel dégoût qu'il cherche à la fuir. Les tableaux de plein air qui rafraîchissent ses livres sont des repos qu'il se donne, des haltes qu'il fait sur le

[1] *Bel Ami.*

chemin de son désespoir; mais bientôt ils ne lui suffisent plus. Il a toujours aimé passionnément la beauté et la poésie des eaux; il est attiré par la mer; c'est sur elle qu'il passe les dernières années de répit que lui laisse le destin. Il descend sur son yacht vers les pays du soleil comme les vieux Normands ses ancêtres, et comme eux il s'éprend d'aventures, de voyages. Mais son esprit est frappé mortellement; il se débat contre les hallucinations et les terreurs; le horla pèse sur sa poitrine, lui serre la gorge; son intelligence, une des plus belles qui soit sortie des mains du Créateur, s'effare et s'abandonne. Il est peu de sorts plus malheureux que le sien; peut-être l'aurait-il évité s'il n'avait pas suivi la route qu'ouvrirent devant l'ambition de sa jeunesse les idées et les théories de Flaubert.

V

Si les trois écrivains dont nous venons de parler présentent des signes de race qui permettent de rattacher à leur qualité de Normands les dons spéciaux de personnalité, d'observation, d'ironie et d'imagination qui les assurent contre l'oubli, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont été des hommes de leur temps, en ce sens qu'ils en ont adopté les idées, les préjugés régnants, ou tout au moins se sont laissé influencer par eux; en sorte qu'on ne saurait voir tout à fait en aucun d'eux un modèle renfermant absolument en lui, sans aucun alliage, ce qui fait l'originalité des hommes de sa province. Pour rencontrer l'écrivain normand pur sang, il nous faut monter jusqu'au donjon de la Normandie. C'est ainsi qu'on appelle le Cotentin, sans doute parce que cette presqu'île

s'avance dans la mer comme une tour, et aussi parce qu'elle apparaît comme le réduit dans lequel se défendent encore les coutumes, les traditions et le parler de l'ancien temps. C'est le pays qui vit naître Jules Barbey d'Aurevilly.

Par son père, il appartenait à une ancienne famille de bourgeoisie récemment anoblie ; mais sa mère, née Ango, était de souche tout à fait illustre, s'il est vrai qu'elle descendait du fameux Dieppois Ango qui, sous François Ier, couvrit de ses vaisseaux les routes de l'océan, commerça et batailla dans le monde entier, déclara de son chef la guerre au roi de Portugal et l'obligea à payer rançon, reçut le Roi Très-Chrétien avec magnificence, et finalement mourut ruiné pour avoir mis trop libéralement ses richesses à son service contre les Anglais.

Né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans le pays de Valognes, il fréquenta dès sa petite enfance chez les nobles que la Révolution avait dépouillés de leurs biens, et qui s'éteignaient, on peut le dire, en beauté, dans l'intransigeante dignité d'une misère qui n'abdiquait pas. Ces derniers représentants d'un état social aujourd'hui disparu étaient des caractères ; et il est plus facile de plaisanter les ridicules qu'ils ont eus peut-être, que d'imiter la grandeur de sentiments qu'ils avaient certainement, et qu'ils tenaient de l'histoire de leurs familles comme de leur propre passé. Ils avaient des ancêtres qui, courant sus aux Anglais sur le rivage à l'appel du tocsin ou bien montés sur les vaisseaux du roi, ont versé leur sang pour la France avec une prodigalité glorieuse ; royalistes par honneur et catholiques par tradition, ils avaient été les derniers à lutter contre la Révolution qui

les avait écrasés mais non pas soumis ; et ils achevaient de mourir en pensant à cela, très pauvres et très fiers. Enfant, il a vécu de leur vie ; ils ont fait sur son âme ardente une impression qui ne devait pas s'effacer ; il les a pris pour modèles. Et comme il avait une emphase naturelle de sentiments qui le portait à confondre dans une même admiration tout ce qui avait de la grandeur, il s'est pris pour eux d'un enthousiasme qui plus tard, dans ses œuvres, devait mettre sur le même plan leurs vertus et leurs excès.

On le juge mal, d'ailleurs, lorsqu'on le représente comme entiché de l'esprit de caste. L'abbé de la Croix-Jugan est noble ; mais Sombreval, le prêtre marié, ne l'est point; pourtant ces deux figures terribles sont parentes ; et l'intrépide chevalier des Touches n'est pas pour faire oublier la calme dignité de Maître Tainnebouy, le paysan. La vérité, c'est que, élevé auprès des survivants de la chouannerie, Barbey d'Aurevilly sentit s'accroître à leur contact l'orgueil normand qui lui était naturel, le répandit dans tous ses livres, sur toute sa vie, et devint ainsi par excellence un penseur et un écrivain de race.

Aussi bien, parmi ses ouvrages d'imagination, les romans qu'il situe en Normandie sont au premier rang par l'intérêt et par le mérite. *L'Ensorcelée*, *le Chevalier des Touches*, *le Prêtre marié*, la seconde partie de *la Vieille Maîtresse* évoquent, vous savez avec quelle vérité documentaire, les paysages du Cotentin ; ces histoires étranges, cruelles, héroïques, empruntent une extraordinaire saveur aux rivages, aux landes, aux prairies, aux étangs mystérieux qui les encadrent, et aux vieilles maisons des petites villes, aux châteaux perdus

dans la campagne où évoluent leurs personnages, eux-mêmes si particuliers et si réels.

Mais Barbey d'Aurevilly n'est pas de son pays dans ces livres-là seulement ; il l'est, je l'ai dit déjà, dans toute son œuvre, qui est immense et qu'il a élevée sur tous les terrains ; car il est poète ; l'histoire a part à ses romans ; et il a acquis au prix de lectures pour ainsi dire infinies une compétence et une érudition qui lui permettent d'embrasser dans ses travaux de critique à peu près toutes les connaissances humaines. Or, dans tous ces écrits si divers, il ne se montre jamais le complaisant de la mode, ce tyran qui en littérature comme ailleurs a tant de flatteurs ; il reste l'homme du terroir regardant, appuyé sur son pied de frêne, d'un œil dont les cils ne tremblent pas, défiler les œuvres et les hommes, ne se laissant pas troubler dans ses rêves, influencer dans ses jugements et, lorsqu'il lui plaît de parler, ne se souciant pas de ce que les autres, fussent-ils dispensateurs professionnels de renommées, pensent de ses paroles.

Un caractère aussi entier devait s'abandonner sans réserve à la fougue de son tempérament, aux écarts de sa fantaisie, au lyrisme de son imagination, et s'éprendre de l'excessif, au risque de blesser parfois les consciences religieuses et les esprits mesurés ; il n'est donc pas étonnant que certains de ses écrits apparaissent comme les échos de la tempête morale déchaînée en lui par les passions et les incroyances de son temps. Mais il avait un instinct qui le soulevait vers les hauteurs ; au-dessus de l'orage qu'il traversait, il voyait resplendir la foi de ses aïeux, et il la proclamait sans en rougir. Cela explique les apparentes contradictions qu'on observe en Barbey d'Aurevilly et comment, alors que depuis long-

temps il s'était affiché comme catholique, il a publié ces livres déconcertants au point de vue religieux qui s'appellent *les Diaboliques* et *Ce qui ne meurt pas*. Ces livres furent écrits sans doute à des moments où le ciel de son âme était obscurci par des nuages semblables à ceux qui, venant des lointains de la mer, passent dans le ciel de son pays. Il n'y a jamais eu en lui la moindre insincérité, mais toujours une lutte tumultueuse entre les entraînements de sa nature passionnée et les idées d'ordre, de tradition, de discipline et de lumière qu'il tenait des longues générations de chrétiens dont il fut l'aboutissement, la floraison suprême ; et il doit à cette lutte d'être une grande figure.

Son ironie n'est pas celle de Mérimée ; il ne comprend pas la doctrine de Flaubert et ne la lui pardonne point ; il n'est pas de ceux qui, comme Maupassant, désespèrent. Il ne se moque point, il pourfend et flagelle ; il ne cherche point à cacher sa personnalité, il l'affirme jusqu'à l'outrance ; il ne permet pas à la vie de le terrasser, il la domine ; et de ses doutes, de ses rêves, de ses élans et de ses tristesses, son altière énergie tire, non pas des effets de littérature, mais des images troublantes, des impressions saisissantes, de surprenantes envolées.

Il ne faut demander au style de Barbey d'Aurevilly ni la tenue académique ni la forme impeccable qui, à des degrés divers, font des trois écrivains précédents des auteurs déjà classiques. Il écrit par bonds, comme il pense, et sa phrase est emportée dans le tourbillon grandiose de sa pensée. Il en est d'elle comme des noms retentissants qu'il fait claironner dans ses romans : elle ferait peut-être quelquefois sourire si sa grandiloquence ne forçait pas l'admiration par la constante noblesse des

tableaux qu'elle anime. Avec lui tout est image ; ce qu'il veut dire transparaît dans l'éclat sonore des mots.

Voyez quelle allure a ce chouan qui se sent mourir :

« Il tourna vers le soleil du soir qui, comme un bourreau attendri, semblait lui compter avec mélancolie le peu d'instants qui lui restaient à vivre, un regard d'une lenteur altière[1]. »

Quel portrait que celui de l'abbé Sombreval !

« C'était une âme perdue, mais ce n'était ni un fanfaron ni un lâche. Il ne croyait plus à Dieu, mais il ne le bravait pas[2]. »

Et comme il explique bien l'admirative sympathie que lui inspire l'empereur, lorsqu'il l'appelle « Bonaparte, ce grand sagittaire qui visait toujours la place où fleurit l'honneur dans le cœur des hommes[3] ! »

Il a, plus que personne peut-être ne l'a jamais eue, la vision intérieure qui objective la pensée et la rend sensible sous la plume ; il s'est fait de la grandeur de l'homme une si haute idée que tous ceux qu'il imagine ont des tournures de héros ; et il les enlève en vigueur sur des fonds de paysages qui jamais ne les font oublier. Ne se définissait-il pas lui-même lorsqu'il parlait du « joaillier barbare peut-être, qui n'avait pas ce que les lettrés appellent le goût, mais qui avait le génie, et qui incrustait dans une opale aux nuances endormies quelque diamant brut dans tout l'éclat de ses feux[4] » ?

Barbey d'Aurevilly avait une personnalité trop dominante pour qu'on lui fît place au banquet où s'assoient

[1] *L'Ensorcelée*, 68.
[2] *Le prêtre marié*, I, 56.
[3] *Le prêtre marié*, I, 84.
[4] *Le prêtre marié*, I, 18.

les disciplinés de la littérature. Il s'élevait si haut qu'on ne le suivit pas ; il se tenait si volontairement en dehors de la route battue qu'il ne fut pas compris ; il frappait si fort et avec si peu de ménagement quiconque lui déplaisait qu'il blessa. A l'heure actuelle, certaines incompréhensions semblent persister à son égard dans le monde de la critique, et certaines rancunes n'avoir pas désarmé.

Il vécut donc dans un isolement relatif, assez connu pour être redouté, assez apprécié pour pouvoir vivre de sa plume, assez admiré pour pressentir l'avenir de son œuvre ; et la pauvreté dans laquelle il mourut comme les gentilshommes de Valognes, ses modèles et ses maîtres, n'était pas pour déplaire à l'aristocrate superbe qu'il est demeuré jusqu'à son dernier jour. Il n'avait jamais abandonné son pays ; il le visitait encore dans sa vieillesse ; et il l'aima assez pour promener sans amertume sa vie finissante autour de la maison de son père qui n'était plus à lui.

Aujourd'hui, la Normandie voit en lui son fils le plus glorieux. Lorsque son buste, sculpté par le maître Rodin, fut dressé sur la place de Saint-Sauveur-le Vicomte, l'Académie française, par l'organe d'un de ses membres les plus éminents, lui apporta le salut officiel du monde des lettres ; Beuve, le poète inspiré qui a chanté la lande de Lessay, cette lande où sonne la cloche de la messe infernale et où, devant le cadavre de la Clotte, se cabre le cheval de Jehoël de la Croix-Jugan, dit, dans la vieille langue normande qu'il aimait, la fierté qu'a de lui son pays ; et celle qui fut pour lui et pour François Coppée une amie incomparable put se convaincre qu'en se dévouant à rendre au jour de la publicité toutes les œuvres de ce noble esprit, elle travaille pour une gloire

que le passé a pu ne pas suffisamment reconnaître, mais que le présent accueille et que l'avenir consacrera.

VI

Il est temps, Mesdames et Messieurs, de finir cette trop longue et pourtant bien incomplète causerie. Mon sujet était trop vaste; en parlant très longtemps je ne suis parvenu qu'à l'effleurer; et je crains d'avoir aussi mal répondu à votre attente que mal satisfait à mon propre désir.

Je croirai cependant avoir atteint en partie mon but si, après avoir mis de mon mieux en relief les traits distinctifs du caractère normand qui sont communs aux quatre maîtres dont je vous ai entretenus : la personnalité, le don d'observation, l'imagination créatrice et une hauteur naturelle qui fait d'eux non des complaisants mais des indépendants, j'ai pu, en commençant par celui qui s'est le moins souvenu de ses origines et en terminant par celui qui s'en est le plus glorifié, occuper assez votre attention pour ne pas vous faire regretter l'indulgente bienveillance dont je vous suis sincèrement reconnaissant.







